



**LES DOSSIERS DE LA SYLVE**

**LE CINÉMA ET LES ÉTANGS DE COMMELLES**

**Jean-Luc MEYER**



*DE HOLLYWOOD  
À PARIS  
ET RETOUR*





*De Hollywood à Coye-la-Forêt*

5

*Le cinéma français et les étangs de Commelles*

11

*Conception graphique et réalisation - Nathalie Aguetant*



---

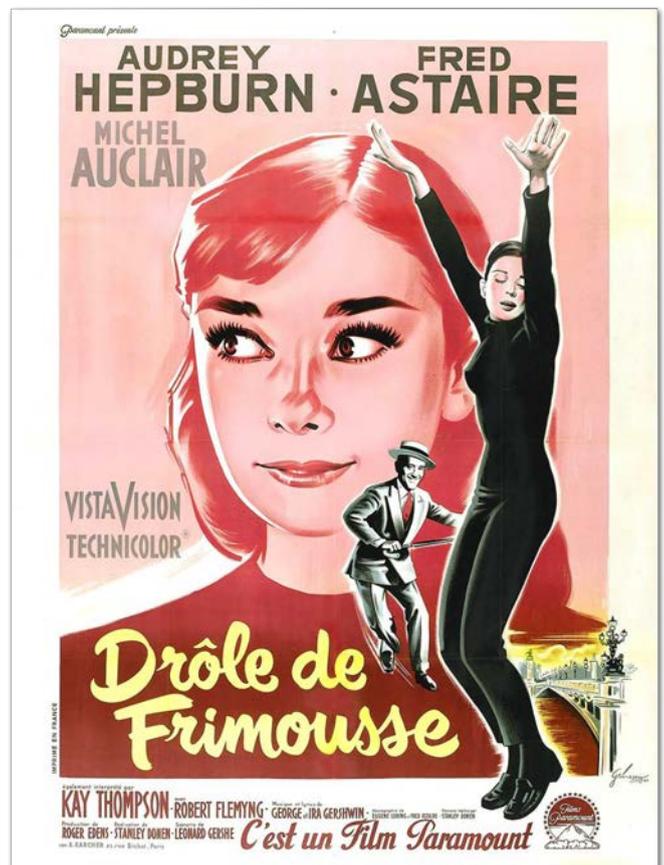
## De Hollywood à Coye-la-Forêt

Il pourrait paraître présomptueux d'annoncer que Coye et ses environs constituent un cadre rêvé pour le septième art et pourtant bon nombre de films ont été tournés dans notre contrée. L'ombre de grands acteurs français et étrangers plane encore sur les sentiers des sous-bois de la forêt de Chantilly et des étangs de Commelles : on peut citer pêle-mêle Jean Marais, Gene Kelly, Fred Astaire, Jean Poiret... qui ont fréquenté les lieux.

Saviez-vous que les plus grandes comédies hollywoodiennes des années cinquante-soixante tournées en France faisaient escale dans ce havre de paix ? Les studios californiens espéraient peut-être éviter l'agitation parisienne pour tourner des scènes bucoliques et douées d'un grand romantisme.

Nous allons nous intéresser dans ce premier volet aux comédies américaines qui ont marqué l'époque de l'après-guerre avec des actrices et des comédiens qui sont devenus, grâce à elles, de véritables icônes du septième art. La première à ouvrir le bal et à immortaliser la loge de Viarmes et les étangs de Commelles est *Drôle de Frimousse* (connu aussi sous le nom de *Funny Face* ou de *Cinderella a Parigi*) où Audrey Hepburn et Fred Astaire se donnent la réplique et, dans le film, tombent amoureux l'un de l'autre justement, dans une scène mémorable devant le château de la Reine Blanche transformée en édifice religieux pour l'occasion

*Drôle de Frimousse* s'inscrit dans la grande tradition des comédies musicales américaines ; réalisée en 1956 par un des maîtres du genre, Stanley Donen, à qui l'on doit le très célèbre *Chantons sous la pluie*, *Beau fixe sur New-York* et les *Sept femmes de Barberousse*, elle est produite par la société Paramount. Cependant des conseillers de la MGM viennent travailler sur le film pour épauler cette superproduction.



Le film débute à New-York sur une directrice d'un magazine de mode à la recherche d'un mannequin qui pourrait représenter le nouvel idéal féminin de ses fidèles lectrices. Cette directrice de mode tyrannique inspirera d'ailleurs plus tard l'héroïne du célèbre best-seller américain *Le diable s'habille en Prada*.

---

C'est la rencontre de Greenwich Village et de la cinquième avenue qui va bouleverser l'ordre établi. Une petite libraire du quartier de Greenwich, quartier très intellectuel et progressiste, est, en effet, choisie grâce à l'appui d'un photographe de renom qui lui a promis de l'emmener à Paris. La petite libraire jouée par Audrey semble évidemment perdue dans ce monde superficiel et impitoyable de la mode ; le spectateur retrouve là un des ingrédients de la dramatisation dans le cinéma moderne chère à des réalisateurs contemporains comme Rossellini : la différence des milieux dresse des barrières insurmontables que les personnages vont tenter d'abattre. Le film, ainsi, dans sa première partie, tente de montrer rapidement l'acclimatation d'Audrey à sa nouvelle vie. Les défilés s'enchaînent et les séances de poses se succèdent jusqu'à la mise en scène du mariage du mannequin devant la loge de Viarmes qui s'est curieusement métamorphosée le temps de cette pose, en une église de campagne.



Audrey Hepburn sur les bords de la Thève

Cette scène est l'occasion pour les deux interprètes de dévoiler leur talent de chanteurs et danseurs en entonnant la belle mélodie de « he loves and she loves ». Le spectateur ne peut oublier cette magnifique chorégraphie improvisée

sur les berges de la Thève à côté des cygnes paisibles. Dans le lointain, le paysage s'étend jusqu'au feu viaduc qui dominait la vallée de toute sa hauteur. En y regardant de plus près, le spectateur perspicace peut observer un train passer, preuve s'il en est de l'existence d'une réalité autour des personnages.

D'ailleurs, il a été souvent reproché aux comédies musicales de ces années-là de ne refléter qu'une image factice ou superficielle de la société. *Drôle de Frimousse* semble s'y complaire en distillant une succession de clichés du Paris d'après-guerre : la Seine, l'Opéra, le Louvre, Saint-Germain des Prés. Mais cette scène montre que le propos change ; le réalisateur, en dirigeant sa caméra dans un lieu plus mystérieux, plus onirique, inconnu du spectateur, semble vouloir rompre avec l'image « carte postale » du début du film.

Parallèlement, c'est aussi l'époque des premiers doutes pour l'héroïne qui semblait vivre un conte de fée, elle s'interroge sur le bonheur et aussi sur son rôle de mannequin et de cover-girl. Sans aller jusqu'à une remise en cause existentielle, cette scène du faux mariage vient perturber le cours d'une intrigue fluide. C'est ce que, dans le jargon cinématographique, on pourrait qualifier de retournement de situation qui se déroule aux étangs de Commelles !

La petite libraire, sous la coupe du photographe dont elle est amoureuse, veut pourtant reprendre sa liberté ; la dramatisation de la relation amoureuse prend alors un nouvel essor pour aboutir à un paroxysme lors de la scène de jalousie des deux compagnons au moment d'un retour à la capitale pour un nouveau défilé de mode.

---

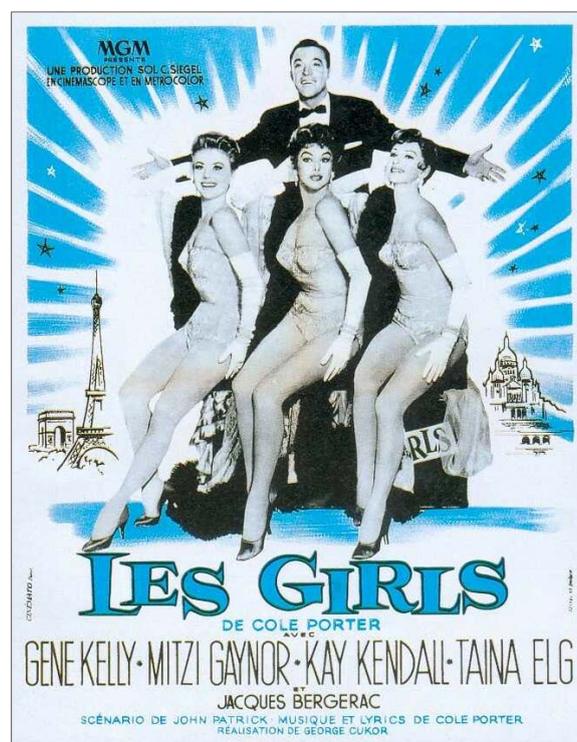
D'ailleurs l'*happy end* du film se passe à nouveau devant l'église-château de la Reine Blanche, preuve incontestable de l'importance de ce décor dans cette comédie typiquement hollywoodienne ! Il faut noter que cette dernière scène a été tournée de jour alors que d'après le scénario elle aurait dû être nocturne ; des filtres ont été ajoutés pour simuler le brouillard d'une aube particulièrement vaporeuse (en somme, le contraire du procédé « nuit américaine » !)

Le tournage pour ces scènes a été plus difficile qu'il n'y paraît : en raison du mauvais temps qui persistait alors, les deux acteurs ont dû affronter une herbe grasse et humide pour se lancer dans leur ballet à deux ; à l'écran, tout semble avoir été gommé, mais pourtant la situation était toute différente en réalité !

Pratiquement en même temps, une autre comédie musicale sort avec Paris comme toile de fond. Il s'agit de *Les Girls* dirigée par Cole Porter et réalisée par George Cukor, d'après une nouvelle de Vera Caspary. Elle est produite par la MGM et rassemble une pléiade de vedettes américaines : Gene Kelly dans le rôle principal masculin mais aussi Mitzi Gaynor, Kay Kendall et Taina Elg dans le rôle de la danseuse française et même notre gloire nationale expatriée à Hollywood, Jacques Bergerac, figure au générique et joue l'amoureux éconduit de Taina Elg. Il est vraisemblable que le tournage a eu lieu en même temps que *Drôle de Frimousse*, il faut se souvenir des échanges entre la MGM et Paramount pour la réalisation de *Drôle de Frimousse* et cette collaboration a certainement joué dans les deux sens. Une scène nocturne seulement est tournée sur les bords de la Thève : il s'agit du couple Gene Kelly - Taina Elg qui descendent en barque la rivière qui apparaît d'ailleurs plus large qu'actuellement. Cette séquence permet d'apercevoir des berges

verdoyantes et une pile de l'ancien viaduc qui trône au milieu de cette végétation luxuriante. Le couple d'amoureux entonne d'ailleurs à ce moment-là la très belle chanson écrite par Cole Porter « Ça c'est l'amour ».

Même si *Les Girls* sort la même année que *Drôle de Frimousse*, cette comédie musicale diffère notablement de sa consœur. Le décor a semble-t-il beaucoup moins d'importance que dans l'œuvre de Stanley Donen. Le réalisateur tourne essentiellement en intérieur ou en studio. Paris n'est qu'une toile de fond comme d'ailleurs Londres où le film débute. L'accent est mis sur l'intrigue, le film présente une succession de témoignages dans un tribunal londonien. Une ancienne danseuse défend son livre autobiographique jugé calomnieux et diffamatoire par la partie adverse (ses anciennes camarades de scène).



Le scénario d'ailleurs présente une grande originalité et une remarquable modernité : il présente de nombreux *flash-backs* avec une reconstitution minutieuse du passé à la

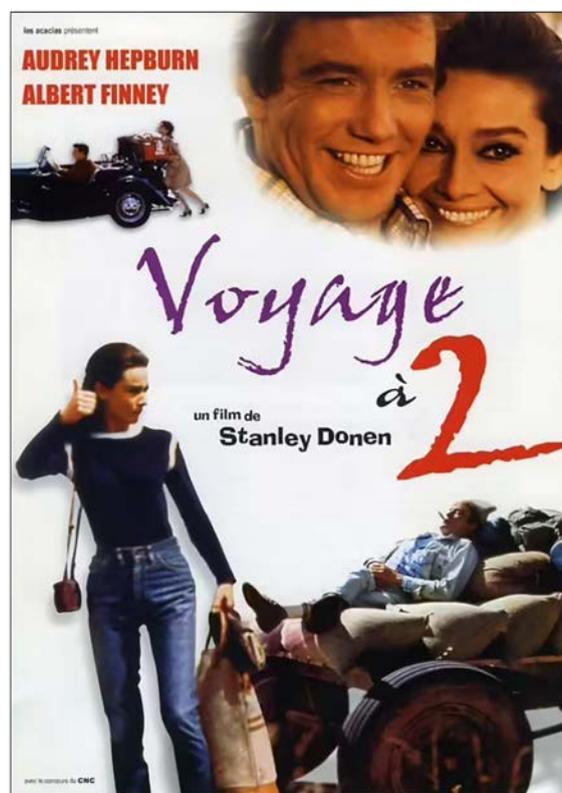
---

manière d'une enquête policière. Le film devient alors une sorte de confrontation entre les versions des différents protagonistes de l'histoire. Toutefois, il se détache assez rapidement du genre policier en entremêlant aux séquences graves du tribunal des scènes légères tournées dans le cadre du cabaret. Contrairement à *Drôle de Frimousse*, le scénario n'est pas linéaire et se révèle beaucoup plus travaillé. Il ne faut pas oublier que l'intrigue s'appuie sur une nouvelle de Vera Caspary qui, au départ, devait servir de sujet pour une comédie douce-amère. Les producteurs de la MGM se laisseront convaincre par Cole Porter de la transformer en comédie musicale, genre très prisé outre Atlantique depuis le succès de *Chantons sous la pluie*.

Comme le décor passe au second plan, les lieux de tournage sont beaucoup plus difficiles à identifier, on est loin de *Drôle de Frimousse* qui met particulièrement en valeur les monuments et les lieux traversés. Stanley Donen, le réalisateur de *Drôle de Frimousse*, pousse même le détail très loin puisqu'il va jusqu'à filmer parfois les panneaux indicateurs comme celui de l'aéroport d'Orly. *Les Girls* est beaucoup plus discret sur les lieux visités, par exemple lors de la tournée européenne du cabaret : l'Italie et l'Espagne sont à peine mentionnés dans l'intrigue. De ce fait, la Thève et les étangs de Commelles passent inaperçus dans cette comédie musicale, à notre grand regret.

Il faut attendre une dizaine d'années pour voir les équipes d'Hollywood planter à nouveau leurs caméras sur les rives des étangs de Commelles : c'est encore Stanley Donen qui est l'instigateur de cette nouvelle rencontre avec les paysages picards grâce à *Voyage à deux*. Pour une fois, son film ne se revendique pas du genre comédie musicale mais s'apparente à une comédie tout court. En effet, ce

genre, si prisé dans les années cinquante semble passé de mode aux États-Unis, la jeunesse s'en détourne au profit de la musique Rock'n Roll. Le réalisateur américain en a d'ailleurs fait son deuil puisque ses précédents films *Charade* et *Arabesque* sont de véritables comédies. Stanley Donen, en panne d'inspiration, a confié l'écriture du film à un scénariste peu connu mais très talentueux Frederic Raphaël qui sera, vingt ans plus tard, le scénariste de Stanley Kubrick dans son dernier opus *Eyes Wide Shut*.



Raphaël a un projet très ancien à proposer : le récit de ses nombreux voyages de vacances en France qu'il répète chaque année en compagnie de sa femme. Le propos du film est de montrer les relations difficiles d'un couple anglais et sa longue usure après dix années de mariage. Le scénario fait figure d'OVNI à Hollywood puisqu'il mêle au récit du voyage présent des *flash backs* sur trois périodes marquantes (la première

---

rencontre, la vie à deux, le temps des infidélités). La société de production attirée de Stanley Donen, la Paramount, refuse de financer le projet et c'est finalement la 20<sup>th</sup> Century Fox qui produit le film. Après un premier refus, Audrey Hepburn accepte finalement de tourner avec Albert Finney qui remplace Paul Newman, longtemps pressenti pour le rôle, mais qui l'a finalement décliné.

Si la complexité du scénario laisse perplexe les producteurs américains, le tournage ne s'annonce pas des plus simples : Stanley Donen doit en effet présenter le couple dans des tenues et des décors adaptés à chaque période. Ainsi pas moins de quatre véhicules sont utilisés, les tenues portées par Audrey doivent toutes être différentes et rappeler les périodes de la vie (la vie célibataire, de jeune mariée, de mère de famille...). Seule, une grande virtuosité dans les fondus enchaînés entre les époques permet de garantir une cohérence et une fluidité dans le déroulement de l'intrigue. Stanley Donen avouera plus tard que *Voyage à Deux* a été le film le plus difficile de sa carrière. En y regardant de plus près, le résultat est bien là : le spectateur navigue assez facilement entre les quatre époques en identifiant les tenues et les éléments du décor.

Ce film est encore assez déroutant, même aujourd'hui, car il s'inscrit volontairement dans l'avant-garde du septième art avec ses techniques narratives audacieuses. Il emprunte un peu à Alain Renais et à la nouvelle vague avec des enchaînements *flash-back/flash-forward* parfaitement maîtrisés. L'histoire du couple évoque bien sûr l'incommunicabilité des êtres si chère à Antonioni dans *Le Désert Rouge* ou *L'Avventura* ou même *Blow Up* qui vient de triompher l'année précédente au festival de Cannes. Il est certain que ce film tranche avec les comédies mièvres du début de

carrière de Donen, mais son succès est plus que mitigé aux États-Unis. L'Europe, plus habituée à l'esprit de modernité avec Godard et Truffaut, réserve un accueil plus chaleureux à ce film singulier.

Même si le but du voyage est la Côte d'Azur (la *French Riviera* fait toujours rêver les Britanniques) le film s'attarde longuement dans le nord de la France sur des nationales et des départementales anonymes ; eh bien, me diriez-vous : « pas si anonymes que ça, pour nous, habitants de l'Oise ! » On reconnaît sans peine la route des Étangs, le petit pont où le couple d'amoureux fait du stop, les chemins qui bordent les étangs. Il y a une scène d'anthologie où, après une nuit passée sous la tente sur les bords de l'étang de la Loge, Albert tente de démarrer sur un chemin pentu (aujourd'hui goudronné) au volant de sa vieille MG. On voit même (clin d'œil du cinéaste peut-être ?) se profiler au loin le château de la Reine Blanche, théâtre des amours des deux protagonistes de *Drôle de Frimousse*, lorsque le couple revient se disputer au volant d'une Mercedes blanche.



Petit déjeuner au bord de l'étang de la Loge

---

Le film va même prolonger ce séjour en Picardie par une halte (extrêmement rapide) au château de Chantilly ; là encore Donen innove en proposant une séquence en accéléré pour mieux souligner l'impatience du couple et l'avidité de tout voir et de dévorer la vie. J'ai revu avec émotion la vieille guimbarde de mon enfance « *Chantilly Glaces* » qui pour marquer sa venue se distinguait de ses congénères par les quelques notes de la musique de *La lettre à Elise* et qui est immortalisée par ce film mythique à plus d'un titre.

Le film, même s'il relate des faits graves de la vie d'un couple, ne renonce jamais à la comédie. Le ton peut être ironique, grinçant parfois, mais jamais sombre ou solennel : il s'agit d'une comédie douce-amère qui renouvelle le genre. Les gags sont parsemés tout au long des séquences et sont à l'image du génie de Donen : surprenants ! Ainsi, au détour d'une route en forêt de Chantilly, Audrey, dissimulée derrière un sémaphore atypique, surprend son amant esseulé et bien en peine. Parfois le gag dépasse même la valeur comique que Donen lui destinait. La montre tendue par Albert à sa femme dans la Mercedes blanche est un moment très émouvant et plein de poésie, car il symbolise à lui seul le lien qui l'unit encore à Audrey.



J'ai découvert ce film par un heureux hasard. N'étant pas né à l'époque de sa sortie, il m'était totalement inconnu et j'ai été surpris de le trouver assez éloigné des comédies traditionnelles américaines : il passerait encore pour avant-gardiste s'il sortait de nos jours. Les plans sur les étangs m'ont laissé pantois car ils accompagnent merveilleusement l'intrigue amoureuse qui se dessine entre les deux héros.

Les étangs et sa région ont représenté pour de nombreux cinéastes (ici les Américains) un décor très photogénique. Une prochaine fois je tenterais d'analyser les raisons de ce succès dans le cinéma français, qui a utilisé ce décor naturel pour de nombreuses réalisations.

---

## Le cinéma français et les étangs de Commelles

L'histoire d'amour qui unit le cinéma français et les étangs de Commelles dure depuis de nombreuses années. La preuve en a encore été donnée récemment avec le grand film populaire *Michou d'Auber*, sorti au début de l'année 2007, dont une courte séquence a choisi comme décor l'étang de la Loge : le petit Samir en compagnie de Gérard Depardieu flânent dans ce havre de paix en se promettant d'y revenir aux beaux jours.

Pourtant, logiquement, le tournage n'aurait jamais dû se dérouler dans notre agréable région puisque l'action est censée se passer dans le Berry. En effet le dernier film de Thomas Gilou retrace l'histoire d'un petit kabyle, Messaoud, dont la famille d'accueil, installée à quelques kilomètres de Châteauroux, fait tout pour l'intégrer dans cette France profonde, hostile à l'étranger et profondément partisane de l'Algérie française.

La région berrichonne, connue pour posséder « mille étangs », se devait de fournir à ce film cet élément du décor si propice à la scène du bonheur retrouvé. Alors, pourquoi avoir recours à ceux de notre belle contrée ? Le spectateur perspicace remarquera que le tournage aux étangs de Commelles a eu lieu à une époque différente du reste du tournage. Peut-être est-ce une scène qui a été rajoutée après et la proximité de la capitale a-t-elle été déterminante pour le choix de ce lieu.

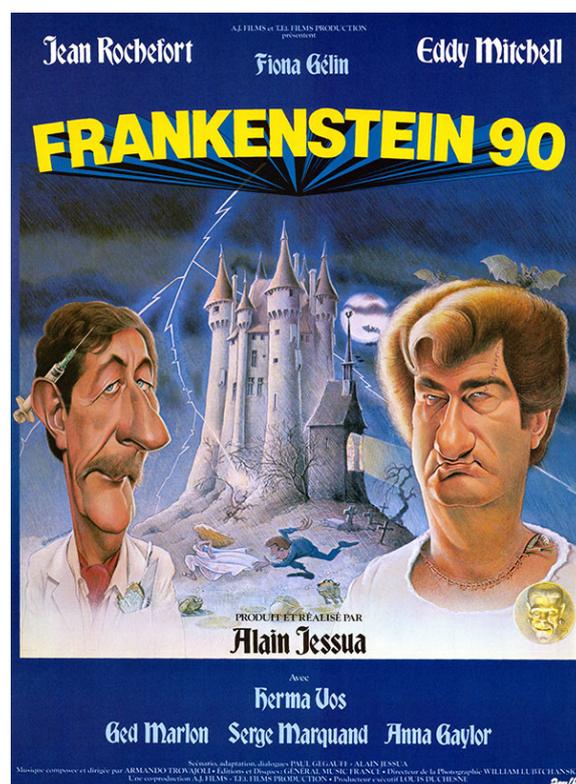
Le premier réalisateur français qui semble s'être intéressé au Château de la Reine Blanche est Henri Decoin au début des années soixante. Ce cinéaste a déjà derrière

lui un long passé dans le septième art. On lui doit des films légers d'avant-guerre comme *Premier rendez-vous* ou *Abus de confiance*. Après-guerre, il se tourne vers des films plus noirs et de véritables films de genre : *Razzia sur la Chnouf* et *La vérité sur Bébé Donge*. *Le Masque de fer* est le premier film de cape et d'épée qu'il signe : il s'agit d'une adaptation assez libre du roman éponyme d'Alexandre Dumas. Il y campe un d'Artagnan intrépide qui vole au secours du Roi et le libère d'une conspiration qui visait à le remplacer par son frère jumeau emprisonné qui se dissimule derrière le masque de fer. Ce grand succès populaire mêle les intrigues amoureuses aux scènes de duels et de combats : tandis que Louis XIV est poussé par Mazarin à épouser l'infante d'Espagne et à abandonner ses amourettes avec sa nièce la Mancini, il tombe gravement malade et le Cardinal charge d'Artagnan de rechercher le frère du Roi pour procéder à l'échange. Après de nombreuses péripéties, dont un passage épique sur une rivière qui s'avère être la Thève, le véritable souverain, qui a recouvré la santé est emprisonné à son tour dans une tour que le spectateur averti reconnaîtra comme celle du Château de la Reine Blanche ! D'Artagnan, joué par un Jean Marais au meilleur de sa forme, pour pénétrer dans cette place forte n'hésite pas une seconde : il se hisse au sommet d'un grand hêtre à l'aide d'une corde et se balance grâce à elle jusqu'au balcon. Il se bat ensuite contre une douzaine de spadassins et les élimine tous tour à tour. Cette scène de la libération du Roi est sans doute celle qui résume le mieux le film : une action intense où d'Artagnan sort une fois de plus vainqueur sous les yeux de la belle.



Il faudra encore attendre une vingtaine d'années pour qu'un cinéaste français pose sa caméra le long des étangs de Commelles. Il s'agit d'Alain Jessua qui, en 1984, propose une réactualisation du roman de Mary Shelley avec *Frankenstein 90*. Aidé par le scénariste Paul Gegauff des *Noces Rouges* de Claude Chabrol, le réalisateur cherche à renouveler le genre ; pourtant son œuvre ne parvient pas à égaler le niveau de ses prédécesseurs *Frankenstein* de 1931 ou de *la Fiancée de Frankenstein* dont il reprend un des thèmes. Si l'histoire paraît innovante, il s'agit d'un chercheur échappé du CNRS qui tente de greffer un cerveau électronique sur des débris humains, il crée en réalité à son insu un monstre inquiétant ; la mise en scène ne met pas à leur avantage des comédiens de renom : Jean Rochefort dans le rôle du D<sup>r</sup> Victor, cybernéticien de génie, Eddy Mitchell en créature dangereuse et Fiona Gelin en tant que fiancée du Docteur. Ils ne paraissent pas très crédibles dans ce film qui se veut une modernisation du mythe fantastique et qui passe presque pour une parodie du genre. Si certaines des

scènes confinent au burlesque, nous y verrons un tout autre intérêt : le château de la Reine Blanche est devenu celui de Frankenstein et l'Étang de la Loge, le lieu du suicide du monstre cybernétique.



---

Les années quatre-vingt-dix vont voir les films historiques s'intéresser à nouveau à la région des étangs. Tout d'abord *Lacenaire* qui, en 1990, met en scène une pléiade de grands comédiens pour une reconstitution de la vie d'un personnage bien singulier qui a réellement existé au début du dix-neuvième siècle ; écrit et réalisé par le tandem Francis Girod et Georges Conchon à qui l'on doit déjà *La Banquière* (fameux succès une décennie plus tôt), le film s'inspire des *Mémoires* de Pierre-François Lacenaire et retrace les dernières années de la vie du poète assassin. À noter que Francis Girod a eu l'idée de ce nouvel opus en se rappelant le personnage de Lacenaire dans *les Enfants du Paradis*, premier film qui a ressuscité dans l'imaginaire collectif le célèbre meurtrier.

Le scénario plutôt compliqué se focalise sur le récit des aventures criminelles de l'écrivain assassin, interprété magistralement par Daniel Auteuil, tout en montrant ses derniers instants en prison et en s'attardant sur son exécution. Les nombreux *flash-backs* qui jalonnent le scénario exposent la lente dérive criminelle d'un homme tour à tour militaire, écrivain public, journaliste puis chef de gang. On assiste parallèlement à un défilé de personnages dans sa cellule, ces différentes visites permettant d'évoquer habilement son destin peu ordinaire : ainsi, le spectateur découvre Avril, son fidèle lieutenant, qu'il a rencontré à la prison de Poissy et qu'il a entraîné dans son association de malfaiteurs ; sa maîtresse, Ida, qu'il a connue à Paris, après sa désertion et son premier crime ; enfin des personnages plus secondaires comme le préfet de police Allard ou

l'écrivain-journaliste Arago, qui gravitent autour du héros dans les dernières heures de sa vie et permettent de revenir sur cette série de faits divers.

On retiendra naturellement les scènes du premier crime qui se déroule, une fois de plus et pour notre plus grand plaisir, sur les bords des étangs de Commelles, dans une clairière précisément, où le simulacre du duel prend place entre Lacenaire et un jeune homme accusé de tricherie. Dans cette séquence, il faut vraiment prêter attention pour reconnaître les abords du château de la Reine Blanche, tant le décor naturel a été transformé : de petites échoppes ont été édifiées pour l'occasion et une multitude d'animaux et de figurants donnent vie à cet endroit. Une autre scène, plus romantique celle-ci, présente le héros en compagnie de sa maîtresse naviguant sur un des étangs. Mais là encore, l'aspect sauvage et naturel des



*Daniel Auteuil alias Lacenaire*

rives est atténué par la présence de chevaux et de figurants. L'aspect visuel est vraiment très réussi.

---

Ce film, contrairement aux *Enfants du Paradis*, ne cherche pas à présenter le criminel Lacenaire sous un jour avantageux, il met plutôt en évidence son cynisme, sa cupidité et son absence de tout scrupule. Il ne montre pas vraiment sa renommée grandissante acquise au cours d'un procès-fleuve où il s'accuse lui-même pour mieux dénoncer la société responsable de tous ses maux. Ses écrits, ses lettres forgeront aussi un véritable mythe, il sera pour le public bien plus qu'un dandy sanguinaire, il représente aussi un rebelle poète et visionnaire qui souhaite se venger de la société. Lacenaire, homme de lettres, avait aussi acquis un grand succès grâce à son verbe incisif et tendre, quelques vers composés avant l'exécution capitale l'attestent

*En expirant, le cygne chante encor,  
Ah laissez-moi chanter mon chant de  
mort! ...*

*Ah laissez-moi chanter, moi qui sans  
agonie  
Vais vous quitter dans peu d'instant,  
Qui ne regrette de la vie  
Que quelques jours de mon printemps  
Et quelques baisers d'une amie  
Qui m'ont charmé jusqu'à vingt ans ! ...*

En 1995, un nouveau film qui s'inspire de faits historiques réels va aussi se servir des étangs comme élément de décor, il s'agit du *Nouveau monde* d'Alain Corneau, grand réalisateur français, à qui l'on doit de grandes œuvres du septième art comme *Le choix des armes*, *Tous les matins du monde* ou plus récemment *Stupeurs et tremblements* ou *Le dernier souffle*.

*Le nouveau monde* est un peu à part dans l'œuvre de Corneau puisqu'il s'agit d'un film franco-américain tourné entièrement en anglais et dont l'équipe d'acteurs est en grande partie américaine. Il retrace la vie de deux adolescents du Berry dans les années cinquante qui assistent au déploiement des forces américaines dans leur région et partent à la découverte de la culture « du nouveau monde ». Ce premier contact les fascine et les transporte d'enthousiasme. Après de multiples péripéties sentimentales et déchirements, le couple se retrouve à la fin et porte un regard plutôt désenchanté sur ces Américains qui ne furent que de passage dans notre pays mais qui laissèrent des traces indélébiles. Là encore, on peut s'étonner du choix des étangs de Commelles comme « toile de fond » puisque l'action est censée se dérouler à des centaines de kilomètres de là ...

Ce film connaîtra une carrière discrète en France puisqu'il est plutôt destiné au marché américain et sera vite oublié. Il faut reconnaître qu'il n'égale pas la production cinématographique habituelle de Corneau. On peut y voir la transcription de clichés et de situations plutôt convenues, mais l'intérêt pour nous est ailleurs surtout en observant bien le décor dans une scène d'amour, on y reconnaît les bords du premier étang avec sa végétation luxuriante.

---

Il est émouvant d'évoquer les étangs de Commelles et la disparition en 1992 d'un des plus grands comédiens français, Jean Poiret, justement après le tournage en forêt de Coye d'une des dernières scènes de son premier film *Le Zèbre*. Aidé de Martin Lamotte pour l'adaptation, il signe le scénario et les dialogues et réalise lui-même cette belle adaptation du roman d'Alexandre Jardin. À la fois drôle, ironique et piquante, cette comédie douce-amère connaîtra un large succès auprès du grand public. Bien aidée, il est vrai par une distribution de choix, avec Thierry Lhermitte dans le personnage de Hyppolite, un notaire désabusé, et Caroline Cellier dans celui de sa femme Camille, professeur de lettres un peu volage. Cette comédienne recevra d'ailleurs une nomination aux Césars de 1993 pour ce rôle. Le thème aussi a de quoi surprendre : il s'agit pour Hyppolite de vaincre dans son couple le sentiment de routine et d'usure. Pour cela, il va imaginer qu'un mystérieux soupirant envoie quotidiennement et de manière anonyme des lettres enflammées à sa femme et lui donne des rendez-vous galants caducs. Sa femme, Camille, surprise et flattée, se laisse prendre au jeu et va jusqu'à s'abandonner à ce mystérieux inconnu sans se douter du stratagème. La séparation dans le couple a pourtant bien lieu après surtout une nouvelle frasque d'Hyppolite. En effet, ce dernier a voulu pendant un moment éprouver l'attachement de son épouse en conduisant de manière fort imprudente sur une route qui s'avère être la Nationale 17 !

Fort de ce premier coup de semonce, Hyppolite ne s'arrête pas en si bon chemin et décide de pousser son idée jusqu'au bout. Il conduit sa Jaguar noire à vive allure

jusqu'au bord de l'étang, la voiture quitte la route et bondit dans l'étang. Cette scène aussi surprenante qu'inattendue se passe au beau milieu de l'étang de la Loge en plein hiver, les feux arrière encore brillants de la limousine noire illuminent l'image. On reconnaît aisément dans le lointain le château de la Reine Blanche.



Enfin, la scène des retrouvailles avec ses enfants se déroule sous la très belle halle de Luzarches, déjà immortalisée dans *Quoi de neuf Pussycat ?*, film imaginé par Woody Allen à ses débuts.

Le choix des départements de l'Oise et du Val d'Oise peut nous paraître encore surprenant dans la mesure où l'intrigue est censée se dérouler à Laval. D'ailleurs, en y regardant de plus près, le spectateur attentif remarquera qu'aucune des voitures ne portent les plaques d'immatriculation de notre département !

Pour clore cette longue saga, on ne peut passer sous silence, l'étonnant policier *36 Quai des Orfèvres*, qui, en 2004, met en scène la mort d'un des truands en forêt de Coye, à proximité de Chaumontel. On retiendra aussi le passage à tabac du héros policier au sortir de la seule boîte de nuit de Chaumontel.

Cet endroit a aussi beaucoup inspiré les cinéastes français et étrangers.

Le 9 novembre 1991, Yves Montand décéda d'un infarctus à l'âge de 70 ans le lendemain du dernier jour de tournage du film IPS de Jean-Jacques Beineix qui avait lieu aux étangs de Commelles. Il mourut à l'hôpital de Senlis.

